

## PIERRE EMMANUEL (1916-1984)

### **Anne Simonnet**

Je n'écris que pour Toi Seigneur  
Pour T'irriter pour Te séduire  
Pour Te présenter ma douleur  
Puis de ce tribut Te maudire  
  
Pour ton courroux pour ta pitié  
Pour m'accuser et pour me plaindre  
Pour m'échapper pour me lier  
Pour Te fuir et pour T'atteindre  
  
Pour être devant Toi toujours  
Pour me terrer sous mes paroles  
Pour Te vouer mon seul amour  
Pour Te narguer devant l'idole  
  
Pour en ton Nom m'anéantir  
Pour faire de ton Nom ma chose  
Pour me briser de repentir  
Pour Te moudre au poids de mes fautes  
  
Combien m'ennuie ce triste jeu  
Tu le sais ah qu'il cesse vite  
Fais-moi connaître enfin mon Dieu  
Cette grâce que nul n'évite  
  
Quand las de ruser Tu le veux<sup>1</sup>

---

1. « Canto », *Réforme*, n° 57, 20 avril 1946, p. 2. In *Chansons du dé à coudre* [Fribourg-Paris, Egloff-L.U.F., 1947, p. 176-177], *Oeuvres poétiques complètes*, t. I, L'Âge d'Homme, 2001, p. 548 [dorénavant : AH, II].

Poème ou prière ? Poème et prière ? Lorsque Pierre Emmanuel le publiait dans la revue *Réforme*, en avril 1946, il aurait sans doute répondu sans hésiter : poème. Il n'en était pas moins considéré depuis ses premières œuvres comme un « poète catholique », étiquette qu'il conserva jusqu'à sa mort à son corps défendant.

Qu'est-ce donc qu'écrire, pour cet artiste dont les œuvres s'inspirent si manifestement de la Bible et des mystères chrétiens, du *Poète et son Christ* écrit en 1938 au *Grand œuvre* publié trois semaines avant sa mort, en 1984 ?

## Une libération

Écrire est d'abord une nécessité vitale et une libération. Les deux mouvements sont exprimés dans « Le Christ au tombeau », premier poème que le jeune poète signe du pseudonyme qu'il se choisit alors : Pierre Emmanuel. Poème étrange dans lequel le Christ s'enfonce, n'arrivant pas à mourir tout à fait, puis ressuscite dans un grand cri : « Je saigne » ; poème du souffle poétique, vital. L'image fondamentale de Pierre Emmanuel est à la fois ambiguë (pourquoi le Christ, dans ces trois jours dont nul ne peut rien dire ?) et éclairante de ses influences et de l'impression d'étouffement qui était la sienne alors. Élève chez les Frères des Écoles chrétiennes à Lyon, il a reçu la formation de son époque, souvent davantage soucieuse du péché que de la grâce, aisément culpabilisante. Il côtoie néanmoins des prêtres exceptionnels : l'abbé Larue – grand mathématicien, féru de poésie moderne, plus tard très engagé dans la résistance –, l'abbé Montchanin qui lui ouvre les richesses de la vie intérieure et des autres religions. Parallèlement, le jeune homme, promis à une carrière scientifique, découvre à la fois sa médiocrité dans ce domaine et l'enfermement, la fausse satisfaction du langage mathématique, clos sur lui-même hors de la profondeur et de l'angoisse du vivant. Face à lui, le langage poétique, souvent incompréhensible,

même à son auteur dans ses débuts, ouvre la plaie d'où jaillit la vie, le « cri » puissant de la parole articulée, adressée. Il apparaît comme une libération, la parole où peut s'exprimer un moi que l'on ne comprend pas, que l'on n'appréhende qu'en ombres, par figures, en symboles. Langage de l'analogie, il approche de la vérité comme par touches ou par forages, l'image se faisant de plus en plus riche, de plus en plus large au fur et à mesure que le narrateur s'enfonce dans le mystère de son être ; son expression ressemble en un premier temps aux orgues, qui révèlent dans un jaillissement bouillonnant des sources longtemps souterraines. Le rythme, la profusion des premiers poèmes de Pierre Emmanuel est bien de cet ordre, et étonnera d'abord.

Il y a évidemment quelque chose de prométhéen dans cette naissance de soi par soi. Noël Mathieu – tel est son nom – se veut Pierre Emmanuel, nom qu'il envisageait pour son fils le jour où il en aurait un. Le poète en explique le choix à plusieurs reprises, complétant, nuançant sa pensée. Ainsi écrit-il en 1947 :

Il serait pierre, mais Dieu vivrait en lui ; ce nom est signe d'amour, car le verbe y épouse la matière, l'amante s'y donne à l'amant ; mais il est signe de détresse et d'angoisse, car la pierre tend toujours à l'inerte, et se referme une fois possédée, – l'animer est une entreprise sans fin. Ces deux noms, joints en un seul, ne sont-ils pas l'image de notre vie en lutte contre elle-même ? ne sont-ils pas l'ellipse frappante du drame entier de la création<sup>2</sup> ?

Il précise en 1978 :

Ce nom n'est ni mon nom de baptême, ni mon patronyme : je me le suis donné. [...] [Il] s'est fait entendre il y

---

<sup>2</sup>. *Il est grand temps... Autobiographies*, L'Âge d'Homme, 2014, p. 201 [dorénavant : IEGT].

a bien longtemps à l'orée de mon être. Je l'ai reçu et gardé comme une prophétie. [...]

Si j'ai adopté ce pseudonyme, ce n'est pas uniquement pour l'avoir mystérieusement reçu de la nuit. C'est aussi, très consciemment, dans le dessein de naître hors de ma famille naturelle. [...] J'ai donc tôt décidé d'être par moi-même, auto-suffisant, et non seulement de ne plus me reconnaître pour fils, mais de m'engendrer et de me mettre au monde : entreprise d'aussi longue haleine que ma vie<sup>3</sup>.

Pierre Emmanuel ajoute néanmoins :

Changer de nom n'est pas dénier ses origines : c'est pressentir en soi une force latente que ce nom nouveau va révéler et mettre en branle, la rappelant continuellement à l'esprit comme une assignation<sup>4</sup>.

Pendant longtemps le Christ présentera l'avers d'une poésie dont Orphée sera le revers, sorte de jumeau inséparable dans lequel le poète se retrouve peut-être davantage, pierre qui refuse l'incarnation de l'Emmanuel tout en la désirant. *Tombeau d'Orphée* (1941) paraît avant *Le Poète et son Christ* (1942), par choix non de l'auteur, au reste, mais de ses éditeurs<sup>5</sup>. Orphée, le poète qui charme les enfers et en ressort vivant par la puissance de son chant, laisse sous terre Eurydice dans les bras du Christ, signe de la liberté avec laquelle Pierre Emmanuel lie les textes et les mythes. Les personnages sont essentiellement des symboles, et il n'est pas certain que le Christ y ait véritablement une place à part. Il n'en parle jamais alors qu'en le nommant « Christ », selon l'usage protestant, jamais « Jésus », ce qui supposerait faire place bien davantage à la personne vivante, agissante, à l'humanité incomparable dont parlent les évangiles, ni

3. IDGT, p. 441.

4. *Ibidem*.

5. Lui-même considère que les poèmes sur le Christ et la Passion constituent un tout dès 1940, avant la construction de l'œuvre orphique.

« le Verbe » créateur dont la divinité s'impose. Le deuxième poème écrit par Pierre Emmanuel le dit déjà, qui s'appelle « Rédemption » :

Mon sang est remonté si loin dans l'éternel  
que mes membres des Tiens se distinguent à peine  
mon Christ<sup>6</sup> !

S'il faut bien des années à Pierre Emmanuel pour se dégager de ce que peut avoir de mythique, en ses débuts, la figure du Christ, il n'empêche qu'elle demeure jusqu'à la fin. Elle s'élargit, se complexifie. Il explique en 1955 à Jean Amrouche :

“Christ au tombeau” occupe non seulement une place privilégiée, mais la place de foyer de toutes les autres. Pourquoi ? [...] ce n'est pas seulement à cause de ce caractère originel de l'image que je la crois fondamentale, c'est parce que toute ma poésie ultérieure n'a jamais été qu'une confirmation, ou qu'une réitération de cette résurrection originelle. Je trouve dans mon poème, ou dans l'ensemble de mon œuvre poétique un thème central, ce thème c'est toujours le même, l'homme est dans la situation du Christ entre le vendredi saint et Pâques, et son verbe est là, constamment, pour le susciter de son tombeau<sup>7</sup>.

## Une exigence de vérité

« Christ au tombeau » date de février 1938. Moins de deux ans plus tard la guerre est là, qui oblige le poète à sortir de lui-même. Alerté dès 1933 par la prise de pouvoir d'Hitler, puis par la guerre d'Espagne et la *Retirada* qu'il avait vue de près dans le Béarn, pris ensuite dans l'exode, réfugié

---

6. *Le Poète et son Christ* [La Baconnière, coll. « Les Cahiers du Rhône », Neuchâtel, 1942, p. 15], AH I, p. 207.

7. « La vocation poétique », Entretien radiophonique avec Jean Amrouche, 1<sup>e</sup> série, 4<sup>e</sup> émission, enr. 25.01.1955, diff. 29.01.1955, Archives de l'INA, inédit.

à Dieulefit, il devient vite l'une des voix de la résistance poétique, « le poète catholique » de la résistance aimait à dire certains. C'est un raccourci bien rapide, qu'explique pourtant encore la présence du Christ, de la Pietà aussi, dans les poèmes de cette époque.

Écrire apparaît alors au poète comme un devoir, parler – et c'est tout un pour lui – un acte de salut : au moment où la Parole est dévaluée, roulée dans la boue du mensonge, crucifiée par la voix d'un tyran qui impose aux mots une signification unique et fausse, il importe de rendre à chacun son poids de vérité, à la phrase son pesant d'être. « Mon besoin de m'exprimer était incoercible : la poésie me sauvait de l'asphyxie morale en créant un espace libre autour de moi<sup>8</sup>. » Écrire, parler, non seulement pour soi mais pour autrui. Car « publier, c'est toujours communiquer<sup>9</sup>. »

*Combats avec tes défenseurs* (1942), *Jour de colère* (1942), *La liberté guide nos pas* (1945), évoquent la lutte d'un poète profondément touché par l'histoire de son pays asservi. « Réfugiés », « Invasion », « Hymne de la liberté », « Hymne à la France » disent à chaque vers la détresse de son époque, l'amour pour un pays envahi, soumis, défiguré par l'ennemi. Ses thèmes rejoignent bien sûr souvent ceux des autres « poètes de la résistance », Aragon dont il est proche alors, Éluard ou Desnos. Pourtant, Pierre Emmanuel les traite de manière originale car il ne s'agit pas tant pour lui, semble-t-il, de répondre dans l'urgence à une situation dramatique, que de rendre à l'homme la conscience d'une grandeur pour qu'il lutte ensuite contre les circonstances :

Dire, mais dire quoi ? Ce que tout le monde pensait, et qui dans les journaux n'avait plus place ? Cela, oui : et autre chose encore. Dans une société dont la mauvaise conscience

8. IEGT, p. 255.

9. Poésie, raison ardente, « D'un vertige de l'esprit », L.U.F, Fribourg, 1948, p. 142 [dorénavant PRA].

était protégée par toutes sortes de tabous absurdes, la seule poésie osait encore prononcer les mots par la censure interdits : et elle les prononçait avec leur énergie originelle, leur poids de larmes et de sang – elle leur donnait vie à nouveau dans la chair et la souffrance des hommes<sup>10</sup>.

La poésie devient le lieu où l'homme retrouve l'être dans la mesure où elle use des mots justes qui s'incarnent réellement dans la vie et refuse d'être simplement le plan miroir de la propagande. Le poète résistant se fait gardien des mots pour conserver à l'homme sa grandeur. Et la figure du Christ s'impose encore à lui :

J'étais très attentif aux signes des temps [...], très sensible à ce qui arrivait ; mais je les voyais aussi sous un autre aspect : j'en cherchais en quelque sorte le symbole. Et le symbole pour moi c'était la Croix. La Croix qui a figure d'homme, d'une certaine façon, de l'extension de l'homme dans toute sa dimension, en hauteur et en largeur. Et l'image du Christ en Croix me faisait penser irrésistiblement à l'homme moderne cloué en Croix<sup>11</sup>.

Dorénavant l'image dominante est celle de la Croix, du Christ crucifié, non plus du Christ au tombeau. Nous sommes au Vendredi saint, à l'heure du procès et de la crucifixion. Face à lui, l'Antichrist dont la figure est le tyran porté aux nues par les foules ; pour enjeu : l'homme intérieur. Le pire n'est pas la mort ; c'est la perte de l'identité, de l'humanité qui s'impose dans un combat où il s'agit d'humilier et de détruire l'être le plus profond de l'autre, sa ressemblance à Dieu.

[...] qui sait la couleur  
du Sang ? Moi dit le diable et c'est l'enfer. Moi dit le Christ  
et c'est ma mort. Noire et compacte éternité

10. PRA, « La poésie qui naît de la guerre », p. 33.

11. Conférence à l'Abbaye Ste Marie de Maumont, 15 décembre 1983, inédit.

Tu es sur l'homme. Ô Sang. Se peut-il que l'éclair  
 s'émousse contre Toi ? Dieu tremble de Te voir  
 drainer la multitude vainc des étoiles  
 et mettre à nu l'atroce nuit de Son regard.  
 Le Sang monte le Sang submerge la colère  
 le Sang est le miroir de la Face du Père  
 prends pitié de Ta Face ô Dieu défiguré<sup>12</sup>.

Le tyran n'est souvent dans les œuvres de guerre qu'une voix – « La Voix » –, portée par les haut-parleurs, les radios, les machines, en somme, voix métallique qui est d'abord celle d'Hitler mais deviendra plus tard celle de tous les tyrans, car la lutte ne s'achève pas avec la guerre. Cette voix s'imprime petit à petit dans l'homme sans même qu'il s'en rende compte et parle plus fort que le Verbe créateur :

Écoute la vermine visionnaire  
 miner le Ciel intérieur et tarauder  
 en toi la chair du Christ. Que reste-t-il de l'homme  
 vidé de son silence mâle et de son dieu ?  
 Un sac bourré d'une sciure de paroles,  
 une frénésie froide et morne de regard,  
 des gestes que ranime et de geste,  
 qu'anime ou freine par saccades  
 le sang artificiel injecté par la Voix.

Celle qui voit pour eux ils l'appellent la Voix ;  
 Fut-il jamais pareil blasphème à la Parole<sup>13</sup> ?

« Trois heures, il est trois heures éternellement<sup>14</sup> ». Victime ou bourreau – et n'est-il pas les deux alternativement ? – l'homme ne se comprend que dans le Christ, seul

---

12. *La Liberté guide nos pas*, « Temps de la paix » [Seghers, 1945, p. 19], AH I, p. 409.

13. *Combats avec tes défenseurs*, « Ménades » [Poésie 1942, Villeneuve-lès-Avignon, 1942, p. 41], AH I, p. 119.

14. *Jour de colère*, « Pietà sur les nations » [éd. Charlot, coll. « Fontaine », Alger, mars 1942, p. 38], AH I, p. 149.

à assumer la grandeur de la vocation infinie à laquelle il est appelé. Et l'on peut lire plus loin dans le même poème :

Cependant les vrais morts se taisent, leur silence  
est la respiration tranquille du futur.

Ils insufflent sept fois leur courage à la Terre  
et leur printemps chantant à tue-tête revient,  
l'herbe grandit au fort du carnage, les pousses  
sortent des plaies longtemps vivaces des tués.

Les pommiers ont fleuri tout l'enfer, et très tendre  
est la Face de Christ lavée des pluies d'avril<sup>15</sup>.

Car lui seul ressuscite et porte l'espoir de l'homme,  
montre l'avenir auquel il est appelé.

Centrée sur le sacrifice du Christ, l'histoire où se perpétuait le crime perpétuait également le salut. Elle était comme un témoignage permanent rendu à la face humaine, à la part divine des hommes – témoignage d'autant plus fort que l'abîme du mal était plus profond. Cette même personne humaine dont le premier mythe faisait éclater l'abjection, le second la relevait, en faisait le moteur de l'éternité dans l'histoire. L'espèce entière, par le jeu d'une absolue réciprocité, en recevait accroissement et rédemption<sup>16</sup>.

Petit à petit, le poète creuse sa connaissance des textes bibliques. Il privilégie nettement, jusqu'à la fin de sa vie, le livre de la Genèse, puits de mythes qu'il déploie sans fin : *Sodome* et le refus de l'autre/l'Autre en 1944, *Babel* et la tentation toujours renouvelée du totalitarisme en 1951<sup>17</sup>,

15. « Ménades », *op. cit.*, [p. 42] p. 120.

16. *IEGT*, p. 406.

17. « *Sodome* [...] ce qui est important, c'est qu'il était dans mon esprit, qu'il est toujours le symétrique de *Babel*. Dans *Sodome* je montrais l'homme seul. Je veux dire l'individu isolé qui s'érige en son propre maître et en son propre Dieu, qui devient sa propre idole. Le mythe de *Sodome*, tel que nous le présentait la Bible, me semblait, avec ses références à l'hermaphrodite primitif, à l'unité d'avant la Faute, me semblait précisément le mythe de l'individu qui se divinise et qui ainsi rejette toute référence à un absolu qui serait en dehors de lui ; l'absolu devient lui-même. *Babel* c'est en un sens le contraire ; mais en un autre sens, c'est le prolongement de

*Jacob* en 1970, la création de l'homme et de la femme jusque dans *Le grand œuvre* en 1984. Petit à petit aussi se lèvent dans sa poésie les grandes figures d'Abraham, Moïse, Élie... L'Écriture lui est une source permanente d'images et de réflexions :

Dans les nations que la Bible a marquées, le sens de l'histoire et le sens intérieur sont mêlés : à une certaine profondeur, le drame individuel rejoint le drame spécifique ; dans l'espèce et le moi profond, c'est la même lutte entre l'éternité et le temps<sup>18</sup>.

L'Écriture, ou plus exactement la Parole de Dieu. Car s'il a appris le catéchisme dans l'église catholique, c'est au temple de Pau qu'il en découvre la force vivante :

Le pasteur ouvrait la Bible, cette Bible que nous ignorions, nous catholiques : et la forte voix s'élevait avec l'autorité des âges. Je ne connaissais que l'Évangile du dimanche, devenu comme l'imagerie d'Épinal de notre religion : défiguré, d'ailleurs, par d'innombrables commentaires, dont les manuels de sermons à l'usage des prêtres dévoilent l'indigence et l'irrespect naïf. Mais je ne savais rien de l'Ancien Testament, ni des Épîtres, ni de l'Apocalypse. Or, voici que ces textes ne formaient plus qu'un seul tissu indivisible de la Parole même du Christ<sup>19</sup>.

Dans son œuvre, la référence biblique semble relever de l'évidence et s'imposer précisément en tant que « parole vivante ». Parole dite, parole qui engage qui la dit et qui la reçoit, à laquelle répond le verbe poétique, parole de vivant

*Sodome.* [...] Cet homme des foules, c'est le tyran, et c'est en même temps chacun de nous dans la mesure où il se rend anonyme, où il se fond dans un consentement abject à l'autorité tyrannique qui est sur lui. Le tyran est à la fois l'idole de la foule et la figure vivante où chacun des membres de la foule vivante se reconnaît. » (Pierre EMMANUEL et Jean AMROUCHE, « La crise de la culture et de la conscience européenne », Entretien radiophonique, coll. *Des idées et des hommes*, enregistré le 15.01.1952, diffusé le 26.01.1952)

18. IEGT, p. 163.

19. *Ibidem*.

contre le pouvoir mortifère de « l'anti-parole ». Dans *Babel*, la « Tour d'intelligence » tombe lorsque « De nouveau, l'homme ose dire : Je. [...] De nouveau, l'homme ose dire : Dieu<sup>20</sup> ». Le respect pour l'un se manifeste alors par le respect pour l'autre. Plus tard, parlant de liturgie il affirmera :

Je souhaiterais pour ma part qu'une certaine manière de bien lire soit généralisée, de telle sorte que cette lecture, non seulement de la parole mais de la liturgie, se fasse avec énergie, avec le sentiment de la puissance de la parole et une espèce d'allégresse sous-jacente, c'est-à-dire que l'on quitte une modulation de type conventionnel pour adopter le style d'une profération directe d'une parole qui a la même signification que pourrait avoir la parole poétique profonde ou l'annonce d'un événement décisif. Il y a un ton de l'actualité de cette bonne nouvelle, ton qu'il faut trouver. On ne fait pas assez attention à cet aspect de la parole parce qu'on oublie que la symbolique, le rite, est une réalité charnelle<sup>21</sup>.

Pierre Emmanuel choisit souvent de déployer cette parole dans des œuvres aux dimensions conséquentes, sortes d'épopées de l'homme – ou de plus exactement du rapport entre Dieu et l'homme – dans l'histoire. L'amplification du texte biblique correspond en effet à la découverte essentielle qu'il fit en découvrant la Parole de Dieu :

Si la poésie de la Bible, sur laquelle tout fut dit, était bien faite pour me séduire, la vision de l'histoire que le Livre me découvrait me jeta dans une sorte d'exaltation. C'est par la Bible que je compris le caractère synoptique de l'histoire : elle peut être lue tout ensemble comme une suite d'événements et comme un drame simultané. Les protestants, dans l'oraison ou le prêche, l'embrassent d'un coup d'œil circu-

---

20. *Babel* [DDB, 1951, p. 283], AH I, p. 730.

21. « Entretien avec Pierre Emmanuel », *Informations catholiques internationales*, n° 455, 2 mai 1974, p. 19.

laire, la centrent autour du Christ : la Parole apparaît ainsi comme l'Esprit de l'histoire<sup>22</sup>.

Il a l'habitude de lire la Bible tous les jours dans des éditions et des langues variées, d'en approfondir le sens grâce aux différentes traditions – par les Pères de l'Église, les théologiens protestants, plus tard la tradition orthodoxe. Il étudie le Midrash dès *Babel*, entre 1944 et 1951. Claude Vigée, qui est son ami depuis 1942, dit avoir toujours été frappé par la remarquable connaissance qu'il avait de la tradition hébraïque, non seulement dans la lettre, mais dans l'esprit : la liberté de ton qui le caractérise, en particulier, comme sa prodigieuse capacité à développer tout un réseau d'images à partir d'un unique verset, emblématiques de la « lecture infinie » pratiquée par les rabbins<sup>23</sup>.

Mais la Bible est-elle un matériau que l'on utilise ou le lieu d'une rencontre entre la parole de Dieu et la parole de l'homme ? Quelle liberté l'artiste a-t-il de son « usage », surtout lorsque pour lui Dieu est vivant, même si sa prière est rare ? La réponse fut loin d'être simple pour Pierre Emmanuel. S'il la formalise peu jusqu'à *Babel*, elle s'impose à lui à partir des années soixante.

## Un face à face ?

Quelle part de création, en effet, peut-il, doit-il se permettre avec des textes non seulement si connus mais si précieux, sacrés aux yeux de nombre de ses lecteurs, aux siens aussi sans doute ? *Jours de la Nativité* puis *Évangéliaire* en 1963 obligent le poète à s'interroger comme il ne l'a jamais fait auparavant.

---

22. *Ibidem*.

23. Entretien inédit avec Anne Simonnet, décembre 2002.

À l'origine de la question, une commande, « un événement banal en soi<sup>24</sup> », qui n'aurait donc pas dû transformer sa vie ni sa poésie : rédiger la préface d'un album d'*"Images de la Nativité"* publié par les éditions Zodiaque. Étrangement, le poète, pourtant familier de la chose, n'arrive à rien de satisfaisant et finit par « composer une suite d'enluminures sur le thème de Noël<sup>25</sup> ». Ce qui n'était qu'un exercice devient un plaisir, au point qu'*« [a]près avoir écrit cela »*, raconte-t-il, « je me suis dit : je devrais faire tout l'Évangile [...], et c'est ainsi que j'ai composé *Évangéliaire*<sup>26</sup> ». Certes, Pierre Emmanuel précise : « Ce livre est un poème, qu'il soit jugé comme tel ». Mais pourquoi en éprouver le besoin ? Il est vrai que le titre prête à confusion : l'*Évangéliaire* est un livre liturgique que sa fonction lie directement à la célébration eucharistique. Or Pierre Emmanuel n'entend pas du tout faire œuvre liturgique.

Pour la première fois, son œuvre s'intéresse à toute la vie du Christ : les mystères de l'enfance, la vie cachée puis la vie publique, en somme son incarnation telle qu'elle se dévoile au quotidien dans les Évangiles. Par le fait même, son regard évolue, se transforme et se fait plus respectueux de la personne du Christ tout en s'éloignant du personnage mythique qui permettait au poète de s'identifier à lui :

Je croyais me raconter des légendes, avec la magie d'enfance qui convient. Mais à fréquenter jour après jour l'Évangile, fût-ce pour n'en tirer que des thèmes, j'étais toujours sur le passage d'un seul : rencontré par lui, vu par lui, abordé par lui, visité par lui. À mon tour, par la force des choses, j'en vins à le chercher, à le regarder en face, à l'interroger. En ami, et en ennemi : le Pharisen le disputant au disciple<sup>27</sup>.

24. « Écrivains et poètes comme témoins du spirituel », *La vie spirituelle*, 52<sup>e</sup> année, n° 577, t. 123, décembre 1970, Cerf, p. 407.

25. *Évangéliaire*, 4<sup>e</sup> de couverture, Seuil, 1961.

26. « Écrivains et poètes comme témoins du spirituel », *art. cit.*

27. *Évangéliaire*, « Dédicace » [*op. cit.*, p. 20], AH I, p 897.

Chaque fois qu'il parle d'*Évangéliaire*, Pierre Emmanuel redit qu'il fut l'occasion d'une véritable rencontre avec celui qu'il nomme désormais « Jésus-Christ<sup>28</sup> » – et non plus seulement « Christ » – ou même simplement Jésus : « Le Christ cessait d'être mythique à mes yeux : il devenait Jésus de Nazareth<sup>29</sup>. »

Quelle place adopte alors le poète ? « Je devins un des compagnons du rabbi galiléen et surtout de la foule de ceux qu'il travaillait d'émotions contradictoires », poursuit le texte de *La Vie humaine*, « [e]n ami, et en ennemi : le Pharisién le disputant au disciple » (préface d'*Évangéliaire*). *Évangéliaire* est ainsi un dialogue entre Jésus et le poète lui-même, davantage encore qu'entre le Christ et les personnages évangéliques : « Notre dialogue – deux voix en une – n'était qu'une réciprocité de question : "Qui es-tu ? Qui suis-je ?" La question même de l'Évangile : unique, obsédante question qui peu à peu se posait – le transformant – dans le langage de l'art ». « Marchons dans les paraboles », « Levons les yeux dans nos pensées », « Allons mêler nous aussi / Notre odeur au mort »<sup>30</sup>... Souvent le narrateur invite son lecteur à entrer dans la démarche de l'Évangile et lui rappelle qu'il n'aurait sans doute pas agi autrement que les personnages qu'il condamne trop facilement :

Et nous qui venons de hurler le pire  
 Dans l'extrême angoisse où nous ricanons  
 Forçons notre orgueil notre honte à dire  
 Souviens-toi de nous qui te crucifions<sup>31</sup>.

Il ne s'agit pas ici seulement d'un artifice de l'écriture :

28. « Écrivains et poètes comme témoins du spirituel », *art. cit.*, p. 406.

29. « Pour vivre ici », *La vie terrestre*, Seuil, 1976, p. 28.

30. « Les paraboles », p. 89 ; « Sermon sur la montagne », p. 88 ; « Résurrection de Lazare », p. 147 [respectivement AH I, p. 953, 951, 991].

31. « Golgotha » [p. 186], AH I, p. 1020.

[M]on Dieu était un Dieu adulte et un homme, en face de moi. Moi aussi je vivais devant sa Face, malgré mes efforts pour limiter ce tête-à-tête aux heures de création. L'Événement me devenait contemporain, gagnait le centre de ma durée propre. Et c'était comme si pour le mieux saisir mon langage m'eût échappé, se fût retourné contre moi, me contraignant à des significations que j'essayais de rejeter<sup>32</sup>.

C'est pourquoi, si certains poèmes semblent presque une paraphrase de l'évangile, d'autres le supposent connu et en sont un commentaire plus personnel, donnant parfois l'impression que les réactions des protagonistes de l'Évangile intéressent davantage encore le poète que l'enseignement ou les gestes de Jésus. Ainsi du fils prodigue :

En lisant cette parabole  
Chacun se l'applique et déjà  
Dans les bras du Père se voit  
Noyant sa honte dans la joie

Mais [...]  
Avons-nous téte la débauche  
Plus amère que l'océan  
Nous a-t-elle laissés criant  
Sevrés au large du néant<sup>33</sup>.

*Évangéliaire* rompt avec les œuvres précédentes quant à la présence effective du personnage du Christ. Il s'inscrit en revanche dans la même recherche de simplicité qu'indiquaient *Visage nuage* et *Versant de l'âge*, publiés après *Babel*. « J'avais besoin de lumière et de transparence, pour dire ce qui fait le plus commun de notre expérience commune », explique-t-il alors<sup>34</sup>. Cette recherche, le dégagement qu'elle suppose – surtout dans *Évangéliaire* où il se fait enlumineur,

32. « Dédicace » [p. 20], AH I, p. 897.

33. « L'enfant prodigue » [p. 139], AH I, p. 988.

34. *Entretiens avec Jean Amrouche*, 2<sup>e</sup> série, 2<sup>e</sup> émission, enreg. 20 mars 1956, diff. 14 avril 1956.

mettant son art au service d'un plus grand que lui – permettent au poète une réconciliation avec lui-même, au moins en partie : « exilé de la face humaine [s]a patrie<sup>35</sup> » dans *Visage nuage et Versant de l'âge*, il constate dans *Évangéliaire*, avec une tranquille évidence : « Ma face est ma patrie<sup>36</sup>. »

Mais ce temps – deux ans de fréquentation quotidienne de l'Évangile – ouvre de nouvelles questions, si importantes qu'elles lui imposent plusieurs années de silence poétique. Car le problème des rapports entre le chrétien et le poète s'est imposé à lui de manière cruciale :

Je découvrais que je n'étais pas simplement une voix, mais un homme dont le destin d'homme, le rapport direct et personnel avec Dieu, engage sa vie de créateur et sa vie avec les autres hommes. Grande découverte, qui pendant quelques années fit presque vaciller ma conscience poétique car elle me rendit sensible l'ambiguïté de ma situation antérieure<sup>37</sup>.

Son interrogation porte alors sur le rapport entre la beauté poétique et la vérité de l'expérience spirituelle. En somme, quel est le centre de sa quête : Dieu, ou sa propre parole ?

Depuis *Qui est cet homme* ? Pierre Emmanuel ne cesse de répéter qu'un poète est « un homme qui prend chaque mot dans sa plénitude, qui met sa vie dans ses mots, et ses mots dans sa vie<sup>38</sup> ». Lorsque le poète se trouve face à face avec le Christ de l'Évangile, qu'il suit pas à pas sa vie, il prend conscience de l'opposition entre l'unité qui habite Jésus, l'unique Parole, et la multiplicité de ses propres voix. Son aspiration à l'unité se heurte à l'impossibilité d'unifier sa vie et de la rendre adéquate à ce que lui révèle la parole. D'où

35. *Versant de l'âge*, « Nous enfants d'Hiroshima » [Seuil, 1958, p. 45], AH I, p. 830.

36. « Véronique » [p. 179], AH I, p. 1017.

37. « La poésie, une prière ambiguë », *Lumen Vitae*, Bruxelles, septembre 1969, p. 490. Repris dans *La vie terrestre*, « Pour vivre ici », p. 13-39.

38. *IEGT*, p. 136.

son insistance particulière, dans ces années, à la présence, à l'attention :

Ma capacité d'attention est identique à ma capacité de Dieu. Et mon incapacité même peut se changer en totale ouverture, par un acte intuitif d'abandon à la Présence fût-elle innommée. Le seul fait qu'il me soit donné de dire : Ah ! dans l'accomplissement de l'œuvre commune où l'athée me dépasse dans l'ordre de la justice et celui de l'amour, me convainc d'être comme aspiré par cette très sainte Présence, animant la pâte la plus lourde, comme un levain. À la limite où cède notre attention, la louange naît souvent de cette rupture, cri d'alouette tombant vers le haut. Nous tombons, mais à l'encontre de notre pesanteur naturelle : en nous laissant choir vers l'Être, nous sommes élevés à lui. Cet acte, à la portée du premier venu dans la définitive banalité de sa faiblesse, est parfois le plus héroïque, et retentit à l'infini : de proche en proche il influe sur l'équilibre des mondes. Je ne doute pas que l'acte d'abandon doive être sans cesse proféré parmi nous, même si le sens nous en est perdu : certaines formes de désespoir ne sont à mes yeux que des actes d'abandon qui s'ignorent, mais n'en sont pas moins proférés. Je crois que cette parole inlassable modifie non seulement ceux qui la prononcent, mais la substance de l'univers : et qu'en vertu de l'abandon, nos paroles et nos gestes sont rigoureusement liés, intégrés à l'œuvre de Dieu. Ce n'est pas assez de dire que la parole humaine est agissante dans le cœur de Dieu : le cœur de Dieu est dans la parole humaine. Dans ce que nous disons, et plus encore en ce que nous sommes incapables de dire : à la source des mots<sup>39</sup>.

*Évangéliaire* pourrait faire croire qu'il est devenu un « poète chrétien ». Pierre Emmanuel qualifie immédiatement cette définition de « vampire » car elle menace d'engloutir le poète dans le qualificatif, et d'ailleurs aussi de réduire le nom

---

39. *La face humaine*, « L'homme parle », Seuil, 1973, p. 118.

de « chrétien » à celui d'adjectif. Malgré son admiration pour Claudel, Pierre Emmanuel s'écrie avec force en 1983 :

Je le répète, je ne veux pas que ma poésie soit religieuse, au sens où la poésie de Claudel est religieuse. Je n'ai pas cette forme d'inspiration. [...] La difficulté pour un croyant, ce n'est pas d'avoir une intuition religieuse, mais bien d'agir en accord avec cette intuition<sup>40</sup>.

Est-ce la raison pour laquelle, contrairement à Patrice de la Tour du Pin, il n'a pas participé à l'élaboration des nouveaux hymnes de la Liturgie des Heures après Vatican II ? C'est bien possible, car la Commission se met en place précisément dans ces années de grand silence où le poète cherche au contraire à distinguer poésie et prière :

Le poète s'intéresse au poème comme un diamantaire à la taille du diamant, il évalue cette taille en vue du plus bel ensemble de feux, dont le créateur qui en agence la géométrie ne jouit pas nécessairement lui-même. L'homme de prière, à des fins d'oraison, peut se servir indifféremment du plus beau poème sacré ou des vocables les plus gauches : il en tire une lumière – une lumière lui vient d'eux – incomparablement plus intense que celle du diamant de la plus belle eau. Le poète crée : l'homme de prière reçoit. L'un est concentré sur son acte : l'autre abandonné en lui. Tous deux sont en travail de contemplation, mais le premier ne sort pas de lui-même, le second ne se tourne vers l'intérieur que pour qu'un Autre l'y relaie. Disons, en soulignant les contrastes, que le poète s'isole et que l'homme de prière se perd<sup>41</sup>.

40. « Les dernières interrogations de Pierre Emmanuel. Qui je suis, quel poète je suis », Entretien avec Damien PETTIGREW et Christian BERTHAULT, *Le Monde*, 7 oct. 1984, p. 13. Pierre Emmanuel remet de même en question le « Discours sur la résurrection » (1968) de *Choses dites* (cf. « Écrit les yeux au ciel » (24 juin 1984), *France catholique*, n° 1959, 29 juin 1984). Décidément, l'œuvre écrite entraîne plus loin son auteur.

41. « Poésie et prière », *Cahiers de Neuilly*, nouvelle série, n°3 : *La Poésie*, avril 1963, p. 3-24. Le texte en est repris, avec des corrections dans *La face humaine*, sous le titre « Dire, c'est aimer ».

Pierre Emmanuel fut souvent critique sur les évolutions liturgiques. Il rend compte ainsi, par exemple, d'une rencontre de liturgistes protestants en 1972 :

Invité à parler de poésie devant un groupe [de liturgistes], je fus surpris non seulement de leur ignorance de la poésie, mais surtout de leur inappétence à l'égard de l'essence même du beau. Ce qu'ils attendaient de moi pour leur réflexion de spécialistes, c'étaient des procédés techniques applicables à la rénovation du chant d'église, [...] le poète traduisant en poésie, ou plutôt mettant en forme, la substance élaborée par l'exégète et le théologien. Je retrouvais l'éternel malentendu qui fait de la poésie une manière de dire quelque chose que l'on peut dire en prose autrement, et même mieux pour l'intelligence – mais ce mieux ne peut se chanter. Le chant n'était donc guère mieux traité que la poésie : sa nécessité spirituelle ne semblait pas s'imposer, il n'était qu'un moyen de tenir l'assemblée. Voilà pourquoi l'on fait de si mauvais cantiques. Car ni le chant ni la poésie ne sont une façon de vocaliser ce que l'entendement préfère saisir dans sa propre langue : en eux la manière de dire est la chose dite, le chant et le verbe ne font qu'un ; le souffle qui s'épanouit dans le chant, c'est l'origine et la plénitude en figure, le résumé de la création.

[...] On peut demander beaucoup à un artiste dans l'ordre de l'obéissance et de la pauvreté ; on peut lui imposer certaines règles spirituelles, à condition que s'en imprègne son art ; mais on ne peut le considérer comme un rapetasseur de mauvaise étoffe liturgique<sup>42</sup>.

Renoncer à la beauté et à la richesse symbolique de la liturgie lui semblait proche du blasphème :

Pour qui sait que l'Église est l'Épouse du Cantique des Cantiques, sa liturgie et ses ornements correspondent à la

---

42. *La Révolution parallèle*, « La force du chant », Seuil, 1975, p. 273-274.

beauté physique de l'Épouse ; ils en rendent visible la parure mystique, et sensible l'amour spirituel<sup>43</sup>.

Avec notre prétention de "démystifier" nos croyances, nous avons détruit la liturgie, le rituel dans leur essence, et pas seulement ce qu'ils avaient de caduc. Nous n'avons pas vu que leur cohésion tenait à une beauté qui est le pressentiment de Dieu dans l'homme. Cette beauté détruite ou plutôt expulsée, aucune conception purement sociale du groupe, si généreuse soit-elle, n'a le pouvoir de rassembler ceux qui formaient entre eux une image vivante, faite de gestes, de paroles et de chant<sup>44</sup>.

Les liturgies devraient nous rendre sensible la signification multiple et une du geste, raccourci d'une compréhension intégrale, trace de l'Un. Toute une civilisation du geste et du verbe unis, facteur d'osmose entre le sensible, le psychique et le spirituel, nous manque et son absence nous aliène. Ceux qui souhaitent "moderniser" les formes liturgiques en les simplifiant pour plaire à la raison risquent d'aggraver notre inanition présente : qu'ils fassent d'abord confiance au sens symbolique déposé en nous au même titre que le sens rationnel, et qui subsiste même dans les plus déshérités. L'essentiel est d'aider à se refaire un tel sens. Quel autre moyen pour cela que la répétition patiente des gestes, à l'unisson de la beauté, avec le minimum d'éclairement intellectuel nécessaire pour réveiller le goût du symbole et en réamorcer la fonction<sup>45</sup> ?

Pierre Emmanuel ne voulait donc pas que l'on prenne ses poèmes pour des prières, ni en composer. Ses refus en ce sens étaient très fermes jusque dans les derniers mois de sa vie. Il écrivit pourtant le 31 janvier 1984 à sœur Dominique qui sollicitait l'autorisation d'utiliser certains

---

43. *France catholique*, 16 août 1982.

44. *La Révolution parallèle*, p. 267.

45. « Poésie et prière », *op. cit.*

poèmes d'*Évangéliaire* pour la liturgie de l'abbaye Ste Marie de Maumont :

Que je vous donne l'autorisation de "me piller" ? Mais vous l'avez cent fois : les textes que vous tirerez des miens seront plus utiles et iront plus haut, grâce au chant, que ces derniers. N'ayez donc pas scrupule à m'emprunter ce qui paraît bon et à laisser le reste<sup>46</sup>.

De l'humilité d'un poète au seuil de l'éternité...

## Un combat pour l'unité

En attendant, ce sont encore une figure et une scène bibliques qui lui permettent de sortir de l'impasse : Jacob, luttant contre et avec l'ange de Dieu dans la nuit et le silence au gué du Jabbok, lui ouvre une voie qui ne renie rien du passé, harmonise et déploie toutes les formes poétiques expérimentées jusque-là. Ni la parole de Dieu, ni la parole poétique ne doivent être au service l'une de l'autre :

J'ai à dire en tant que poète. J'ai à dire en tant qu'esprit religieux. Le poète surgit de soi-même : son monde naît à mesure qu'il s'y invente. L'esprit religieux n'est rien sans les autres, vivant en eux, et par eux, la réalité qui fonde et relie. Le poète et l'esprit religieux sont les plus anonymes et les plus singuliers des hommes. Tous deux (mais non de même) gardent un même Lieu, se disputent le sens d'une tombe et d'une gloire. Tous deux sont en moi, qui déchirent et désirent l'unité. C'est dans l'unité que j'ai à dire leur double sens, leur Lieu impartageable : l'unique foyer de parole, qu'elle sorte de l'homme ou de Dieu. Que j'aie à dire le Lieu commun est ma singularité la plus profonde<sup>47</sup>.

---

46. Lettre inédite à Sr Dominique, Fonds Pierre Emmanuel, IMEC. *Pierres d'hymnaires* naquit de ce travail.

Les éditions CLC publient cette année, grâce à l'abbaye Notre-Dame des Gardes, un autre hymne tiré d'*Évangéliaire* : « Le Verbe au monde est venu ».

47. *La face humaine*, Seuil, 1965, p. 26-27.

Cela se traduit par de grandes cosmogonies – dont l'une, *Sophia*<sup>48</sup>, est bâtie comme une basilique dans laquelle le lecteur s'avance du « Porche » jusqu'au « Chœur » avant de se retourner pour regarder la « Nef » et lever les yeux vers la « Rosace ». « Sans offense à Dieu, je crée des mondes<sup>49</sup> », reconnaît-il.

Dans chacune est introduite une forme nouvelle, le commentaire des textes liturgiques : « Notre Père » et « Béatitudes », dans *Jacob*, « *Angelus* » et « *Missa solemnis* » dans *Sophia*, une « Messe de l'aurore » et le « *Veni Creator* » dans *Tu*<sup>50</sup>. Ce n'est pas une « proposition de prière ». Redisons-le : jamais Pierre Emmanuel, même s'il intitule certains poèmes « Messe », « Kyrie », « Gloria » etc., n'envisage de les proposer à la prière liturgique de l'Église, ne compose de « Prières eucharistiques », de « liturgies de Carême » ou de « Veillée pascale » comme dans *Le jeu de l'homme devant Dieu*<sup>51</sup>. Déroulant phrase à phrase la prière, il en fait une lecture renouvelée ; « *Dextrae Dei tu digitus* » lui fait ainsi écrire :

De cette main  
L'homme est le nomade.  
Il en suit les lignes :  
Fleuves,  
Oueds des sables.  
Grasses collines  
Terres craquelées.  
Partout des points d'eau  
Et partout la soif  
Partout des moissons

48. *Sophia*, Seuil, 1973, in *Oeuvres poétiques complètes*, t. II, L'Âge d'Homme, 2003, p. 193 sq. [dorénavant AH II].

49. *La poésie comme forme de la connaissance*, Discussion après la 1<sup>re</sup> conférence, Publication des Universités de Strasbourg, Strasbourg, 1984, p. 30.

50. Paru en 1978.

51. Patrice de LA TOUR DU PIN, *Une Somme de poésie*, III, *Le jeu de l'homme devant Dieu*, V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> parties, p. 417 à 466.

Partout la famine.  
 Où qu'il se hasarde  
 La main lâche l'homme  
 La main le soutient.

Il l'appelle la Droite.  
 Elle est le fond  
 Elle est le sans fond.  
 Au-dessous d'elle  
 Rien.  
 La chute  
 Dans Rien.  
 Et pas une âme  
 Pas un grain de poussière  
 N'a jamais chu<sup>52</sup>.

Le commentaire liturgique devient ainsi pour le poète l'occasion d'une expression privilégiée de l'union possible entre la parole humaine et la parole divine : la parole de Dieu permet celle de l'homme, comme un germe qui la féconderait ; la parole du poète, elle, donne forme particulière, chair d'homme à ce germe, en le pétrissant dans son chaos intérieur. Comme il reçoit un texte de la tradition, de même il reçoit le souffle qu'il transforme en chant : pas de chant sans souffle reçu, pas de chant sans œuvre personnelle, sans effort de la gorge du chanteur. La confrontation avec la parole du Christ oblige ainsi le poète à œuvrer en vue de la lumière, de la forme humaine, fût-ce dans une lutte de chaque instant.

Les liturgies contiennent le trésor d'une pensée constamment rechargée d'expérience : les générations de l'homme sont en elle, et aussi les grandes images de l'homme, qui constituent l'âme humaine au tréfonds de son obscurité. Dans la prière liturgique d'un seul orant, toute l'humanité est présente et demande la même chose, toujours. Toute

---

52. *Tu, « Vent », « Septiformis munere... »* [Seuil, 1978, p. 34-35], AH II, p. 468.

l'humanité sacerdotale récite le Pater du seul fait qu'elle est. Et qu'est-elle, cette humanité ? À quelle poursuite s'identifie-t-elle ? Elle quête l'infini à l'intérieur de sa finitude, elle aspire à la rupture de sa limite en quête de l'infini. La prière est l'unité réalisée de ces deux mouvements contraires. [...] Elle est le mouvement [...] véritablement cordial, qui vérifie à chaque instant la présence de l'infini dans le fini : communication, communion au-delà de toute limite, et pourtant à l'intérieur de mes limites. Elle est, à jamais, la fin de la solitude. Je ne suis plus seul. Nul n'est plus véritablement seul. Chacun de nous contient tous les autres, est contenu par chacun d'eux<sup>53</sup>.

Le moine, note Pierre Emmanuel, connaît toute la phrase avant de l'entonner. Chantre, il porte la prière de tous lorsqu'il l'entonne et disparaît dans l'unité des voix, anonyme et pourtant singulier, universel parce qu'il rejoint « l'unique Voix<sup>54</sup> ». Chacun alors porte l'autre, « même celui qui chante faux mais suit si gauchement l'ensemble » a conscience de tendre vers l'unité, vers l'Un qui les habite tous. De même le poète entonne le chant pour permettre à autrui de l'y rejoindre, de l'habiter avec lui. Ouvrant sa parole à un souffle plus grand que lui, le poète nous permet d'entrer dans la demeure qu'il bâtit, de chanter avec lui. Participant – prenant une part responsable, volontaire – au chant qui naît du silence, nous profitons de l'assurance de sa parole, de la justesse de sa voix. Nous sommes incorporés au cœur exactement comme le chantre, et le plain-chant qui résulte de l'œuvre commune semble monter d'une voix unique, sans pourtant que nul n'ait renoncé à soi-même. Telle est la force du poème, tel est le service du poète, « singulier universel » qui se laisse pétrir dans ce duel-dialogue avec la Parole.

---

53. *La Face humaine*, op. cit., p. 160-161.

54. *Le grand œuvre*, « Hymne à l'Un sans second », « Amen », [Seuil, 1984, p. 67], AH II, p. 1026.

« Tu seras le poète du Saint-Esprit », lui avait dit un jour l’abbé Monchanin.

Il est trop clair que je ne le suis pas devenu : du moins n’ai-je voulu rien d’autre, depuis que je connais la portée du langage humain, que d’être le poète de la parole, du Verbe reçu puis donné. Si j’y faillis, que j’en perde mon nom ! Car il est mon principe et mon juge, il confesse une foi que je ne saurais abandonner sans détruire le verbe en moi<sup>55</sup>.

Jusqu’à sa mort le poète creusa ainsi son nom vocationnel, devenant chaque jour davantage, pour lui-même et pour nous, Pierre Emmanuel.

Anne Simonnet<sup>56</sup>  
Beyziers

## Bibliographie de Pierre Emmanuel

### Poésie

*Élégies*, Les Cahiers des Poètes Catholiques, Bruxelles, 7 mai 1940. Repris dans *Le Poète fou* suivi de *Élégies*, la Baconnière, Neuchâtel, 1948.

*Tombeau d’Orphée*, Poésie 1941, éditions Pierre Seghers, Les Angles, mai 1941 ; Seghers, 1967, suivi de *Hymnes orphiques*.

*Combats avec tes défenseurs*, Poésie 1942, Villeneuve-lès-Avignon, 4 mars 1942.

*Le poète et son Christ*, La Baconnière, coll. « Les Cahiers du Rhône », série blanche, n° 1, Neuchâtel, 15 mars 1942 ; éd. revue et augmentée, octobre 1946.

55. IEGT, p. 201.

56. Anne Simonnet a publié *Pierre Emmanuel, poète du Samedi saint* aux éditions Parole et Silence.

*Jour de colère*, éd. Charlot, coll. « Fontaine », Alger, mars 1942 ; juin 1945.

*Sodome*, Egloff / L.U.F., Fribourg, 11 février 1944 ; Seuil, 1953, éd. définitive avril 1971.

*La liberté guide nos pas*, Seghers, 26 mai 1945, coll. « Poésie 46 », éditions Pierre Seghers, août 1946.

*Tristesse ô ma patrie*, éditions de la Revue Fontaine, 10 avril 1946.

*Chansons du dé à coudre*, Egloff et L.U.F., Paris / Fribourg, 15 mai 1947 ; Seuil, 1953, 1971.

*Babel*, Desclée de Brouwer (DDB), 20 novembre 1951, 1969.

*Visage nuage*, Seuil, novembre 1955.

*Versant de l'âge*, Seuil, mars 1958.

*Évangéliaire*, Seuil, novembre 1961, coll. « Livre de vie », février 1969.

*La nouvelle naissance*, La Baconnière, coll. « La mandragore qui chante » / Seuil, Neuchâtel / Paris, mars 1963.

*Jacob*, Seuil, février 1970.

*Sophia*, Seuil, novembre 1973.

*Tu*, Seuil, janvier 1978.

*Una ou la mort la vie*, Seuil, novembre 1978.

*Duel*, Seuil, novembre 1979.

*L'Autre*, Seuil, octobre 1980.

*Le grand œuvre*, Cosmogonie, Seuil, septembre 1984.

L'intégralité des œuvres poétiques a été rééditées dans :

*Œuvres poétiques complètes* Tome 1 (d'*Élégies* à *Versant de l'âge*), sous la direction de François Livi, L'Âge d'Homme, 2001

*Œuvres poétiques complètes Tome 2 (de Jacob au Grand œuvre), sous la direction de François Livi, L'Âge d'Homme, 2003*

### *Prose*

*Il est grand temps... Autobiographies* de Pierre Emmanuel. Préface de François Livi, notice et notes d'Anne Simonnet, éditions L'Âge d'homme, 2014 ; à *Qui est cet homme ?* (L.U.F, Fribourg, 4<sup>e</sup> trimestre 1947) et *L'ouvrier de la onzième heure* (Seuil, 4<sup>e</sup> trimestre 1953) s'ajoute un troisième volet inédit : *Il est grand temps, Emmanuel, de revenir à la maison du Père...*

*Poésie Raison ardente*, L.U.F, Fribourg, 1<sup>er</sup> trimestre 1948.

*Le goût de l'Un*, Seuil, septembre 1963.

*La face humaine*, Seuil, septembre 1965.

*Le monde est intérieur*, Seuil, octobre 1967.

*Choses dites*, DDB, octobre 1970.

*La vie terrestre*, Seuil, octobre 1976.

*Le Risque d'être*, Factuel / Parole et silence, coll. « Spiritualité », mars 2006.